

CAROLINE PIKETTY

Préface de Jean-François Zygel

Harmonies volées

**Printemps 1945 :
le retour des pianos pillés
par les nazis**

l'Archipel

HARMONIES VOLÉES

DE LA MÊME AUTRICE

« Les pianos des familles juives de Paris au printemps 1945 », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2021, vol. 213, n° 1, p. 159-173.

« L'accès aux archives, un enjeu citoyen. Les questions posées par Philippe Grand et Brigitte Lainé », in Catherine Teitgen-Colly, Gilles Manceron et Pierre Mansat, *Les Disparus de la guerre d'Algérie*, suivi de *La Bataille des archives 2018-2021*, L'Harmattan, 2021.

Papiers Jean Zay, répertoire détaillé, avec Éric Landgraf, Pascal David, Stéphane Le Flohic, Archives nationales, 2010.

« Je cherche les traces de ma mère. » *Chroniques des archives*, Autrement, 2005.

« Les archives de la période de l'Occupation : le cas des archives conservées aux Archives nationales », in Sébastien Laurent (dir.), *Archives « secrètes », secrets d'archives ?*, CNRS Éditions, 2003.

Guide des recherches dans les archives des spoliations et des restitutions, mission d'étude sur la spoliation des Juifs de France, avec Christophe Dubois et Fabrice Launay, La Documentation française, 2000.

Archives de la présidence de la République, Georges Pompidou, 1969-1974, avec Sandrine Bula et Janine Irigoin, Archives nationales, 1996.

Inventaire des archives de l'Algérie, 1945-1967, sous-série 1 H, avec Jean Nicot et Philippe Schillinger, ministère de la Défense, SHAT, 1994.

CAROLINE PIKETTY

HARMONIES VOLÉES

Printemps 1945 : le retour des pianos
pillés par les nazis

préface de Jean-François Zygel

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5227-1

Copyright © L'Archipel, 2025.

Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

*Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand c'est d'un ailleurs
aux autres inimaginable
c'est difficile de revenir*

Charlotte Delbo,
Mesure de nos jours
(1971)

PRÉFACE

Dans le salon de ma grand-mère, à Gentilly, trônait un magnifique piano à l'ancienne, avec candélabres et tout et tout, mais totalement désaccordé et dont plusieurs touches ne répondaient plus, sans parler d'une pédale de droite dont l'effet sur la levée des étouffoirs était plus qu'incertain...

Ma grand-mère ne savait ni lire ni écrire, mais dans sa Pologne natale, dans le petit shtetl de Mogielnica, elle avait tout de même fait trois ans de violon, ce qui au passage en dit long sur l'importance que la musique pouvait revêtir dans ces communautés juives si savoureusement décrites dans les récits d'Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature dont ma grand-mère ne prononçait le nom qu'avec une déférence et une componction qui m'impressionnaient à chaque fois. On ne savait ni lire ni écrire, mais tout de même, les rudiments du violon, c'était indispensable.

Mais je reviens à mon piano du premier étage de la maison de Gentilly. Comme personne dans l'entourage de mes grands-parents ne jouait jamais sur ce piano, j'avais fini par demander à ma grand-mère à quoi il servait, ce qu'il faisait là. Elle s'était montrée très surprise de ma question et avait répondu avec un ton d'évidence :

— Dans un salon, il faut un piano, non ?

Plus encore que les chaises et le canapé recouverts de housses en plastique (que l'on n'ôtait que pour les grandes occasions), pas de salon sans piano ; je dirais même que dans l'esprit de ma grand-mère, le piano était sans doute le centre

de gravité, l'âme de tout salon, même si l'on n'en entendait jamais une note.

Les années passant, j'ai fini par m'attacher à cet instrument sur lequel je pianotais quelques partitions anciennes et abîmées, mais soigneusement rangées dans un petit meuble attenant : les premières sonates de Beethoven, quelques classiques favoris, la partition chant-piano du *Devin du village* de Jean-Jacques Rousseau, un recueil de « morceaux de genre » contenant bien sûr la célebrissime *Prière d'une vierge*, sucrerie immortelle qui apporta gloire et renommée à Tekla Bądarzewska-Baranowska, qui à l'âge de dix-sept ans avait publié à Varsovie cette langoureuse suite d'arpèges en *mi bémol* majeur.

Aujourd'hui encore, tout salon sans piano, quelles que soient sa taille et son élégance, me paraît un peu vide, comme privé de vie, de charme, de mystère.

Tout l'intérêt de l'ouvrage de Caroline Piketty est de nous faire entrer dans la grande Histoire comme dans l'intimité des familles par cet objet à la fois familier et intimidant que constitue un piano. On y croise au fil des pages Vladimir Jankélévitch, Aron Lustiger, Léon Blum, bien d'autres ; mais les véritables héros de cette passionnante étude se nomment en réalité Pleyel, Érard, Gaveau, Steinway, Bechstein...

Volés, abîmés, détruits, perdus ou mal conservés, ces instruments sont comme les portes d'entrée d'un monde à jamais englouti, dont Caroline Piketty nous laisse entrevoir quelques émouvants fragments épars. Spoliés, leurs propriétaires les recherchent comme on recherche un oncle, un frère, une cousine, un proche, dont on refuse d'admettre la probable disparition.

Il faut croire que lorsqu'on promène ses doigts sur un clavier, une partie certes invisible mais bien réelle de notre corps, de notre âme, glisse entre les touches, élit domicile à l'intérieur de l'instrument. On précise d'ailleurs souvent

Préface

d'un piano ancien : il a été joué par Untel, il a appartenu à Untel...

En lisant l'incroyable périple de ces milliers d'instruments détournés, je comprends mieux ma passion de toujours pour les pianos anciens, comme s'ils avaient le pouvoir de maintenir vivants les êtres que nous n'avons pas pu connaître.

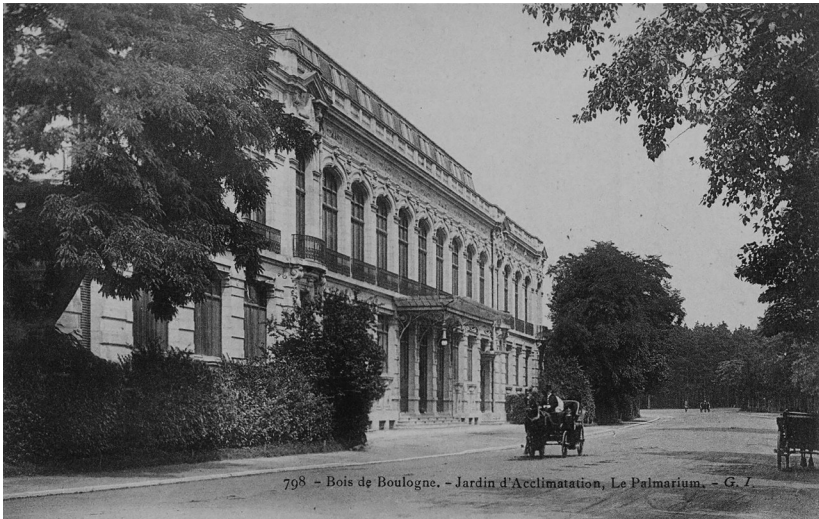
Jean-François Zygel

Pianiste, compositeur, improvisateur et concertiste, Jean-François Zygel occupe une place singulière dans la création musicale française. Nombre de ses compositions s'inspirent de la cantillation hébraïque (deux de ses arrière-grands-pères étaient *hazzanim*). Apprécié du grand public pour son travail d'initiation à la musique classique à la radio et à la télévision, il transmet son art de l'improvisation pianistique au Conservatoire de Paris (CNSMDP).

INTRODUCTION

C'était un capharnaüm. En ce début d'avril 1945, les serres du Palmarium du Jardin d'acclimatation achevaient leur mue pour devenir un gigantesque dépôt de pianos rapatriés d'Allemagne. Situé à l'entrée du Jardin, à deux pas de la station de métro des Sablons, le Palmarium regorgeait d'instruments disposés en fonction de leur taille. Des allées parcouraient en tous sens la grande serre. À droite, elles menaient sur les pianos droits, les plus nombreux, rangés pêle-mêle plus ou moins par couleur, des plus clairs aux plus foncés. Même les pianos droits étaient encombrants. À gauche, les allées menaient aux quarts de queue, aux crapauds, aux demi-queues et, beaucoup plus rares, aux pianos de concert : ces instruments parfois démesurés étaient disposés tête-bêche. Le Palmarium était plein comme un œuf. Les plantes tropicales avaient depuis longtemps disparu. Vaste bâtiment couvert de plus de 1 000 mètres carrés, conçu par l'architecte Émile Bertrand à l'extrême fin du XIX^e siècle, il ne laissait guère entrer la lumière naturelle, au point qu'il était recommandé de se munir d'une lampe électrique.

Rescapés des pillages opérés durant l'Occupation dans les appartements des familles juives de Paris, ces pianos attendaient dans la pénombre leurs propriétaires d'origine. À la différence de tous les autres meubles, buffets, armoires, tables et chaises, lits et tables de chevet, ainsi que des objets quotidiens comme la vaisselle, le linge, les jouets ou les



Le Palmarium du Jardin d'acclimatation avant la guerre.

outils, à la différence de tout ce que les Allemands avaient pillé puis transporté outre Rhin, les pianos pouvaient espérer rentrer à la maison pour la simple raison qu'ils portaient sur eux deux signes distinctifs. Gravés dans le bois ou le métal, une marque et un numéro de série pouvaient permettre à chacun d'être reconnu et restitué.

Mi-avril 1945, la guerre n'était pas achevée. Les combats faisaient rage encore autour de Berlin, et des poches de résistance allemande subsistaient pour quelques jours encore, mais les troupes alliées déferlant sur toutes les routes venaient à bout de ces îlots farouchement tenus. Et déjà des convois rapportaient à Paris tantôt des personnes rescapées des camps libérés par les troupes alliées ou des prisonniers de guerre, tantôt des objets, traces dispersées des appartements pillés. Nul ne soupçonnait alors l'ampleur des pertes ni l'immense travail de deuil qui allait s'engager.

Dans ce chaos, des hommes et des femmes tentaient l'impossible, avec un sens de l'organisation hors du commun. Sur la rive gauche, en plein centre de la capitale, l'hôtel

Lutetia s'était reconverti depuis le départ des troupes d'occupation. Il concentrait désormais les attentes de ceux dont les proches avaient disparu lors des rafles ou des arrestations. Sa vocation hôtelière permettait aux uns de se reposer dans les chambres, aux autres d'attendre dans les salons : les murs des couloirs bondés étaient couverts de listes de noms auxquels étaient parfois jointes des photographies. À l'écart de cette agitation fébrile, en lisière du bois de Boulogne, juste à côté du Jardin d'acclimatation, le Palmarium était un lieu isolé, mal éclairé, foisonnant pourtant de trésors à venir pour les familles des déportés.

Le 11 avril, les principaux quotidiens de la presse parisienne diffusèrent un court avis qui mit le Palmarium sur le devant de la scène. Près de deux mille pianos, revenus en train d'Allemagne par l'entremise des forces alliées, y étaient entreposés et attendaient d'être reconnus par leurs propriétaires d'origine. Leur recensement par le Service des restitutions serait achevé le 25 avril. Les personnes dont le piano avait été pillé sous l'Occupation allemande devaient écrire au Service des restitutions pour recevoir une convocation. Dès le jour même de l'annonce, des centaines de gens de toutes origines sociales se mirent à espérer. Des appartements chics du parc Monceau comme des quartiers populaires du Marais ou de Belleville, émanèrent des lettres saisissantes d'effroi et d'espoir mêlés, empreintes de dignité malgré le désastre. On se prit à rêver et à réclamer son dû.

Près de huit mille pianos avaient été saisis aux familles juives de Paris. Jusqu'à la veille de la Libération, leurs appartements avaient été méthodiquement vidés. Cette opération systématique et sans précédent avait été programmée par les nazis sur l'ensemble des territoires occupés. Soucieux d'éviter au peuple allemand les misères et les privations dont il avait souffert durant le premier conflit mondial, les dignitaires nazis avaient non seulement planifié la victoire,

★ **Les propriétaires d'objets d'art ou d'objets précieux** enlevés par l'ennemi ou pour son compte sont invités à s'adresser à la commission de récupération artistiques, au musée du Jeu de Paume, terrasse des Tuileries.

★ **Le recensement des pianos** volés par l'ennemi prendra fin vers le 20 avril. Les intéressés sont invités à signaler le vol de leur piano au service des Restitutions, 17, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

*Entrefilets parus en page 2 de Combat,
le 11 avril 1945.*

mais orchestré la revanche des souffrances passées. Ainsi les bombardements alliés et les destructions qu'ils avaient provoquées s'étaient trouvés compensés par des approvisionnements réguliers de matériel issu des pillages des maisons juives.

Dans toute l'Europe occupée, de Prague jusqu'à Paris, Alfred Rosenberg avait dirigé cette noria. Ses services s'étaient installés dès l'été 1940 avenue d'Iéna, dans l'hôtel Majestic, sous la direction de Kurt von Behr. D'une efficacité redoutable, les pillages avaient produit des tonnes d'objets minutieusement entreposés dans trois endroits de la capitale : les entrepôts Levitan rue du Faubourg-Saint-Martin, les arrières de la gare d'Austerlitz et, pour les meubles de valeur, l'hôtel Bassano. Dans chacun de ces trois entrepôts, le rangement et le tri avaient été effectués par des internés du camp de Drancy. Quelle n'avait pas été la surprise de ceux qui, durant ces travaux forcés, avaient reconnu le service de table en porcelaine de Limoges de leurs parents arrêtés avant eux et partis vers une destination inconnue !

Dans les anciens magasins Levitan, l'ordre avait régné de façon inimaginable durant les quatre années d'Occupation. Des photographies prises par des soldats allemands nous

montrent des allées séparant les alcôves garnies de fauteuils Empire des espaces réservés aux tables Louis XVI, des piles de draps succédant aux tas de serviettes de toilette, des rangées de bassines à celles de cocottes, des quantités d'ampoules, de prises et de fils électriques. Des peluches, des poupées, des petits trains...

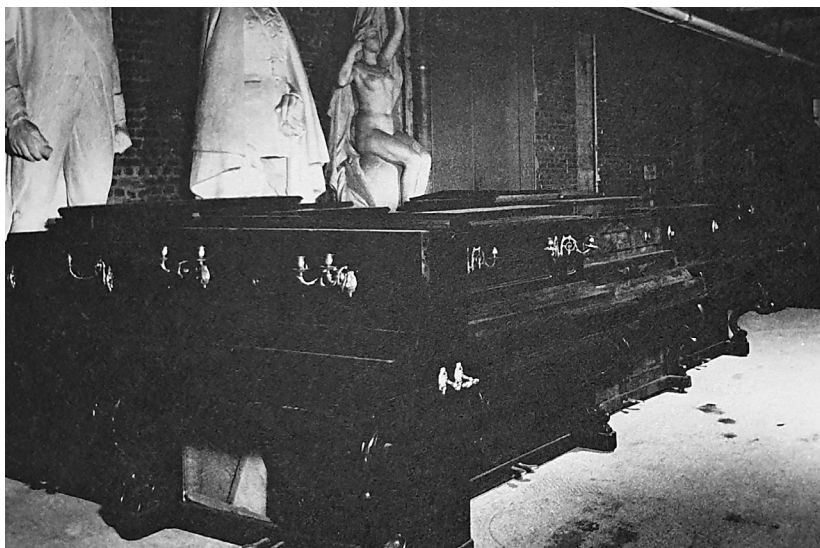
Les pianos pillés étaient stockés dans les sous-sols du palais de Tokyo (on y entrait par la rue de la Manutention), dans le camp situé à l'arrière de la gare d'Austerlitz (qui servait aussi d'atelier de réparation), dans un garage de la rue de Richelieu, dans une salle du musée du Louvre et, pour les instruments de valeur, au musée du Jeu de Paume. Ces derniers étaient destinés à la *Hohe Schule* de Berlin¹. Les opérations de tri et de transport étaient orchestrées par le *Sonderstab Musik*² dirigé par Herbert Gerigk, un musico-logue de formation ayant adhéré très tôt au parti nazi.

Dans cette histoire, il reste plusieurs zones d'ombre. D'abord il est impossible de quantifier précisément le nombre d'instruments, de livres sur la musique et de partitions

1. Sur la spoliation des instruments de musique par les nazis, en France, aux Pays-Bas et en Belgique, l'ouvrage de Willem de Vries, *Sonderstab Musik. Confiscations by the Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg under the Nazi Occupation of Western Europe* (Amsterdam University Press, 1996), reste la référence. Willem de Vries a étudié les spoliations des instruments de musique beaucoup plus que leurs restitutions. Son livre a été traduit en français sous le titre *Commando Musik. Comment les nazis ont spolié l'Europe musicale* (Buchet-Chastel, 2019), grâce au soutien de l'association Musique et spoliations présidée par Pascale Bernheim (<https://musique-et-spoliations.com>).

La *Hohe Schule* était une sorte de Conservatoire national de musique dont le projet n'a jamais abouti.

2. Le *Sonderstab Musik* était le Bureau ou Commando de la musique qui gérait les actions de pillage des instruments, des livres et des partitions de musique dans tous les territoires occupés par le *Reich*.



Pianos droits entreposés au sous-sol du palais de Tokyo.

confisqués par les Allemands et transportés hors de France. Les premières listes de pianos enlevés des appartements juifs et prêts à partir en Allemagne datent d'octobre 1942 : la dernière liste date du 21 juillet 1944. Au plus fort de cette noria, en 1943, chaque semaine voyait le départ de trois convois ferroviaires.

Que sont devenus les pianos spoliés une fois acheminés par trains entiers en Allemagne ? Malgré les travaux de Willem de Vries, on ne peut donner que les grandes lignes de ce pillage. Jusqu'à l'été 1943, la plupart des instruments arrivèrent à Berlin dans les locaux de l'*Amt Musik*, l'Office de la musique, situé sur l'Oranienburgerstrasse et la Bismarckstrasse. Là, ils étaient triés et distribués en fonction de leur valeur : à l'instar des œuvres d'art, les plus beaux instruments furent acheminés vers les demeures des dignitaires nazis, ou les garnisons du commandement suprême de la Wehrmacht, afin de divertir les troupes : les autres furent destinés aux foyers allemands.

Mais à l'été 1943 les bombardements alliés endommagèrent les entrepôts berlinois, au point que les pianos durent être évacués en Silésie (le Sud-Ouest de la Pologne actuelle) : Ratibor, Pless et le château de Langenau¹ situé à proximité d'Hirschberg se transformèrent en dépôts d'instruments et de partitions de musique.

Au fil du temps, ces nouveaux entrepôts ne parvinrent pas à contenir les arrivées toujours plus massives de pianos en provenance de la France, de la Belgique, des Pays-Bas, mais aussi de la Grèce, de la Croatie, de la Yougoslavie... À la fin de l'année 1944, l'avancée des armées soviétiques sur le front de l'Est entraîna de nouveaux transferts dans des lieux éloignés des centres-villes touchés également par les bombardements. Châteaux et monastères furent utilisés : puis, comme pour les œuvres d'art, les mines de sel et les tunnels ferroviaires, mais aussi des abris naturels furent aménagés en sites de stockage provisoires.

Comment ces instruments furent-ils repérés en Allemagne et rapatriés en France au printemps 1945 ? Les troupes alliées réalisèrent des investigations fructueuses, recensèrent tout ce qu'elles avaient trouvé et organisèrent leur rapatriement comme elles le firent pour les œuvres d'art pillées. Un *Répertoire des biens spoliés en France durant la guerre de 1939-1945* fut établi par le Bureau central des restitutions situé à Berlin : le tome III de ce répertoire concernait les meubles et, parmi eux, les instruments de musique de

1. Ce château, aujourd'hui en Pologne, a servi de lieu de stockage des instruments aux équipes du *Sonderstab Musik*. Pascale Bernheim a recueilli le témoignage de Georg Von Klitzing, dont la famille avait été réquisitionnée pour décharger les instruments de musique qui arrivaient par wagons et pour les transporter jusque dans leur château. À la fin de la guerre, ce furent les Polonais qui récupérèrent les instruments de musique qui y étaient entreposés.

valeur¹. Mais la quasi-totalité des pianos qui avaient été distribués aux foyers allemands échappa à tout contrôle : il est fort possible qu'aujourd'hui beaucoup d'entre eux soient encore entre les mains de familles allemandes et qu'elles-mêmes ignorent l'origine de leur instrument.

Enfin, une part importante des pianos pillés dans les appartements des juifs parisiens étaient restés à Paris pour divertir, dans les hôtels, les restaurants et les salles de spectacle, les troupes allemandes, mais aussi la population parisienne avide de distractions. La vie musicale sous toutes ses formes, concerts, cabarets, cinémas, ballets, avait connu un âge d'or sous l'Occupation². Les mêmes pianos issus des pillages qui avaient distrait les troupes allemandes sous l'Occupation allaient ravir les troupes alliées après la libération de Paris.

1. Bureau central des restitutions, *Répertoire des biens spoliés en France durant la guerre de 1939-1945*, 1947 et 1949. Le tome VII concerne les archives, les manuscrits et les partitions musicales. Ce *Répertoire* ne concerne que des meubles et des objets de grande valeur.

2. Myriam Chimènes et Yannick Simon (dir.), *La Musique à Paris sous l'Occupation*, Fayard/Cité de la Musique, Paris, 2013.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editionsdelarchipel](https://www.instagram.com/editionsdelarchipel)

Achevé de numériser en avril 2025
par Soft Office